

PRIX FRANÇOIS CHALAI  
FESTIVAL DE CANNES

PRIX SPÉCIAL DU JURY  
PRIX DU JURY JUNIOR  
FESTIVAL DE NAMUR

  
SÉLECTION OFFICIELLE  
UN CERTAIN REGARD  
FESTIVAL DE CANNES

GRAND PRIX  
FESTIVAL DE VALLADOLID

PRIX JEUNE PUBLIC  
CINEMED

MEILLEUR RÉALISATEUR  
FESTIVAL DE DOHA

GRAND PRIX  
PRIX CINEUROPA  
FESTIVAL DE BRUXELLES

PRIX DU PUBLIC  
FESTIVAL LUMIÈRES D'AFRIQUE

# LES CHEVAUX DE DIEU

LES FILMS DU NOUVEAU MONDE présentent

# LES CHEVAUX DE DIEU

Un film de Nabil AYOUC

Inspiré du roman "Les Étoiles de Sidi Moumen"  
de Mahi Binebine (Flammarion)

Durée 1h55 – image 16/9 (1.85)

DISTRIBUTION

**STONE  
ANGELS**

11, rue des Petites Écuries - 75010 Paris

Tél. : 01 42 57 45 73

Éric Le Bot - [eric@stoneangels.com](mailto:eric@stoneangels.com)

Davy Antoine - [davy@stoneangels.com](mailto:davy@stoneangels.com)

Roman Strajnic - [roman@stoneangels.com](mailto:roman@stoneangels.com)

ATTACHÉ DE PRESSE

GUERRAR AND CO

François Hassan Guerrar

Melody Benistant

57, rue du Faubourg Montmartre - 75009 Paris

Tél. : 01 43 59 48 02

[guerrar.contact@gmail.com](mailto:guerrar.contact@gmail.com)



# SYNOPSIS

Yachine, 10 ans, et Hamid, petit caïd de 13 ans, vivent dans le bidonville de Sidi Moumen à Casablanca. Leur mère dirige comme elle peut toute la famille. Adolescent, Hamid va se retrouver en prison, Yachine enchaîne alors les petits boulots pour sortir de ce marasme où règnent violence, misère et drogue.

À sa sortie de prison, Hamid a changé. Devenu islamiste radical pendant son incarcération il persuade Yachine et ses amis de rejoindre leurs "frères".

L'imam entame alors avec eux une longue préparation physique et mentale. Un jour, il leur annonce qu'ils ont été choisis pour devenir des martyrs.

Ce film est librement inspiré des attentats terroristes du 16 mai 2003 à Casablanca.



## De l'origine des **CHEVAUX DE DIEU**

D'après un hadith authentique rapporté par l'imam Ibn Jarir At-Tabari, des gens ont afflué vers le prophète Mohammed, que la Paix et Le Salut d'Allah soient sur lui, et lui ont dit : "Nous te faisons allégeance". Mais ils n'étaient pas sincères et l'Islam ne les intéressait pas. Ils dirent au prophète : "Nous ne nous sentons plus à l'aise à Médine". Le prophète leur ordonna : "Buvez de l'urine et du lait de ces chameaux qui vous entourent". Au même moment, une voie appela "Volez, chevaux de Dieu". Les personnes venues voir le prophète, surprises par cet appel, prirent la fuite. Le prophète et ses compagnons se lancèrent à leur poursuite jusqu'à ce qu'ils réussissent à en rattraper quelques uns et les capturèrent.

L'expression : "Volez, chevaux de Dieu" est très répandue chez les premiers musulmans pour signifier l'appel au jihad. Cette expression a été reprise au fil des siècles, que ça soit dans des discours, des chants ou des poèmes incitant à la guerre sainte. On la retrouve dans la propagande actuelle d'Al Qaida notamment dans le célèbre communiqué de l'organisation au lendemain du 11 septembre ; communiqué diffusé par la chaîne Al Jazeera et prononcé à l'époque par le Koweïtien Suleiman Abu El Ghayt.

Le paragraphe dans lequel l'expression est citée dit ceci :

"Ceci est mon dernier appel que j'adresse à la nation du milliard, à la nation de l'Islam, à la nation du jihad, la nation de Mahomet et des descendants de Abou Bakr, Oma et Khalid Ibn Al Walid. Je dis "Volez, chevaux de Dieu, volez, chevaux de dieu, volez, chevaux de Dieu" (il le répète 3 fois). La guerre est aujourd'hui déclarée et c'est une bataille décisive qui est aujourd'hui enclenchée entre la foi et la mécréance. Alors, choisissez le camp que vous voulez rejoindre. Il existe deux camps uniquement. Il n'y en a pas un troisième. Soit nous sommes dans le camp des gens de foi soit nous sommes dans le camp des mécréants..."

Dans un texte diffusé sur internet par un certain "Abu Dujana Al Qurachi Al Hachimi Al Maqdissi", ce dernier certifie que Oussama Ben Laden a bien prononcé cette phrase lors d'un discours en disant : "Lorsqu'ils (les premiers musulmans) entendaient "Volez, chevaux de Dieu", ils abandonnaient tout et accouraient au jihad avec ou sans équipement, que la bénédiction d'Allah soit sur eux..."



## Entretien avec **NABIL AYOUC**

**Quelle est l'origine de votre film LES CHEVAUX DE DIEU d'après le récit de ces jeunes marocains qui ont commis des attentats kamikazes en 2003 ?**

D'abord cela vient d'une histoire personnelle que j'entretiens avec le bidonville de Sidi Moumen, quartier d'où sont issus les jeunes kamikazes qui ont commis les attentats de Casablanca en 2003. J'avais tourné dans ce quartier quelques séquences d'un précédent film en 1999, ALI ZAOUA. C'est un lieu que j'avais donc beaucoup arpenté, je m'y sentais très bien et il présente par ailleurs une particularité étonnante, celle d'être la partie la plus haute de la banlieue de Casablanca. Les habitants de ce quartier étaient dans mon souvenir très pacifistes, très ouverts, alors lorsqu'il s'est passé les attentats de 2003 je n'ai pas compris. Quatorze gamins de Sidi Moumen se sont faits sauter. On se dit : "Non, ce n'est pas possible !" Ça a été un traumatisme énorme au Maroc, parce qu'on s'attendait à ce que ces actes soient l'œuvre de terroristes entraînés, venus d'Afghanistan ou d'Irak, et pas que leurs auteurs soient des gamins de bidonvilles dont ils n'étaient jusqu'alors jamais sortis.

Ils avaient pour la plupart vingt ans. C'était tellement choquant qu'immédiatement j'avais besoin de réagir, de faire quelque chose. Sauf que je n'ai pas fait ce qu'il fallait !

**C'est-à-dire ?**

J'ai pris une caméra avec une équipe et je suis allé à la rencontre des victimes. J'ai écouté les survivants, leurs familles. J'en ai tiré un court métrage de seize minutes. Mais c'est tout. J'ai mis du temps à me rendre compte que ma vision était incomplète. Il m'a fallu trois ou quatre ans pour finalement y revenir vraiment. D'abord parce que j'ai pris conscience qu'en tant que réalisateurs, nous ne sommes finalement pas des témoins qui avons le devoir de réagir dans l'immédiateté comme les journalistes. Nous avons avant tout le devoir de prendre du recul par rapport aux événements pour en restituer un regard particulier, notre regard. Ensuite, parce que c'est ce temps qu'il m'a fallu pour comprendre mon sentiment de frustration, pour comprendre que les victimes étaient des deux côtés.

### **Qu’avez-vous fait alors ?**

Je suis retourné à Sidi Moumen. J’ai fait un travail quasi d’anthropologue. J’ai parlé avec les gens, j’ai rencontré des associations, parce qu’entre temps évidemment le quartier avait vu naître de très nombreuses initiatives en réaction aux attentats. Puis j’ai acheté les droits d’adaptation du livre de Mahi Binedine intitulé “Les Étoiles de Sidi Moumen” dont le traitement était exactement celui de l’histoire que je voulais raconter.

### **Avez-vous ensuite été tourner votre film dans le quartier de Sidi Moumen ?**

Non, bien que pendant très longtemps j’ai envisagé de tourner au cœur de Sidi Moumen. Mais ce quartier a très rapidement changé, il y a eu la construction de barres d’immeubles, la poche de bidonville d’où étaient originaires les kamikazes se réduisait. En terme d’axes de tournage cela devenait impossible à filmer. Cela n’avait plus de sens, tout avait tellement changé.

### **Pourquoi ?**

Il me fallait retrouver le Sidi Moumen qui, dans le rapport à son quartier, avait pu faire émerger cette génération de kamikazes, donc un Sidi Moumen loin de toute modernité, c’est-à-dire un bidonville rural, loin de toute notion d’urbanisme. J’ai donc opté pour tourner au cœur d’un autre bidonville à quelques kilomètres du vrai Sidi Moumen. J’ai travaillé, en revanche, avec beaucoup d’habitants de Sidi Moumen.

### **Un film sur un sujet aussi délicat a-t-il été difficile à faire exister ? Avez-vous rencontré de la défiance de la part par exemple des autorités marocaines ?**

J’ai rencontré beaucoup de défiance à cause du sujet, à différents niveaux. Mais je n’ai eu aucun problème avec l’État, j’ai même obtenu l’équivalent de l’avance sur recettes marocaine. De même, nous avons eu immédiatement les autorisations de tournage. En revanche, il a fallu à chaque fois expliquer longuement de quelles façons nous allions traiter ce sujet qui, encore une fois, représente un immense traumatisme pour les Marocains. Certains se demandaient s’il fallait vraiment raviver ces plaies. Donc il y a eu de la défiance qui peut se comprendre et s’expliquer, mais pas de blocage ni de censure.

### **Est-ce que le Printemps Arabe, intervenu alors que vous étiez au cœur de votre projet, a eu une quelconque influence sur votre film ?**

La première incidence du Printemps Arabe est que les autorités n’ont sans doute pas eu le temps de finalement trop se préoccuper de nous, nous étions donc assez tranquilles. C’est une première incidence réelle. La deuxième en revanche, c’est qu’il y avait quand même une certaine tension palpable dans la rue, notamment dans les quartiers populaires où nous tournions. On a dû vraiment faire profil bas parfois pour ne pas donner la sensation d’une quelconque provocation. Les esprits étaient chauffés à blanc, il y avait des manifestations quotidiennes. L’islamisme, encouragé par ce qu’il se passait en Égypte et en Tunisie, s’affichait de plus en plus ouvertement. Les élections approchant, plusieurs personnes du bidonville liées aux mouvements islamistes ont cherché à interrompre le film.

### **Le contexte politique du Maroc était très prégnant autour de vous et vous avez choisi pourtant de traiter cette histoire réelle par le biais de l’intime, pourquoi ?**

Pour de multiples raisons dont celle d’un souci d’imprégnation immédiate des spectateurs avec les personnages du film. Les personnages principaux, ces kamikazes, sont des enfants qui ne sont pas les seuls responsables de leurs actes, ils en sont victimes, je voulais le faire comprendre. Il me fallait ainsi démarrer le film comme une chronique et non pas verser immédiatement vers une fresque historique distanciée. Mon désir tout d’abord était donc de raconter le quotidien de ces jeunes, leur environnement, leurs parents, l’absence de paternité, l’amitié très forte entre eux et tous les microtraumatismes de la vie qui font qu’à un moment ou un autre cela se transforme, quand ils grandissent, en ressentiment désespéré, insupportable. Leurs petites histoires vont forger leur destin et leur faire rencontrer la grande Histoire, celle de la géopolitique nationale et mondiale.

### **Quels sont les points clés sur lesquels vous vous êtes appuyé pour développer votre histoire ?**

Le non accès à l’éducation de ces jeunes, l’écèlement de la structure familiale qui font qu’il n’y a plus de repères. Il y a aussi l’unité de lieu, très spécifique à cette histoire, puisque ces jeunes n’étaient jamais sortis de leur bidonville. Il y a un véritable enfermement même si cela n’a pas que des inconvénients. En effet ces bidonvilles sont des structures horizontales où l’on communique beaucoup plus fluidement qu’au sein de structures verticales que sont les barres d’immeubles. Mais la limite aussi de cette vie de quartier en vase clos est que l’on s’y sclérose finalement. Par ailleurs dans ces niches que sont les bidonvilles, il y a des microsystèmes qui naissent efficacement comme par exemple l’islamisme wahabite issu de l’Arabie Saoudite dans les années 90 au Maroc. Il est très difficile alors pour un jeune qui n’a jamais rien vu d’autre que la vie dans son quartier de ne pas être imprégné et parfois même convaincu que ces microsystèmes nouveaux, en l’occurrence l’islamisme radical, sont leur seul avenir.

### **On constate pourtant dans le film que le football permet aussi à ces jeunes de quitter leur condition.**

Oui, le foot c’est vraiment une forme d’ascenseur social pour ces jeunes. C’est aussi ce qui les lie dans le film car le foot possède cette force unificatrice que peu de choses ont à part, peut-être les arts, la culture mais ces jeunes-là n’y ont pas accès.

### **Avez-vous par ailleurs choisi de romancer, d’extrapoler les histoires de ces kamikazes ou êtes-vous resté fidèle à ce que furent leurs vies réelles au sein de ce contexte géographique et social ?**

On en a beaucoup parlé avec Jamal Belmahi, le scénariste, et Alain Rozanès qui nous ont accompagnés pendant toute la phase d’écriture, puis ensuite avec Pierre-Ange Le Pogam, le producteur du film. On avait tous la même idée. La réalité a une vertu exceptionnelle : celle de nous présenter des faits, et la fiction a celle de nous les raconter. J’ai donc choisi de m’éloigner de la réalité des vies de ces jeunes kamikazes, de ne pas en faire des biographies, pour m’emparer de mon sujet et l’extrapoler tout en me basant par ailleurs sur un travail fait de discussions avec des chercheurs, des sociologues et de lectures de leurs recherches, de leurs études sur le sujet. Je voulais restituer ainsi la façon dont l’Islam politique étend son empire sur ces bidonvilles.

### **Qu’avez-vous retiré de ces lectures ?**

La façon dont les islamistes se sont emparés de la notion de solidarité. Comment ils opèrent pour embrigader ces jeunes alors en mal de figure paternelle.

### **Ce manque de figure paternelle, d’autorité, a-t-elle à voir notamment avec celle que ressent toute une jeune génération d’enfants d’émigrés arabes aujourd’hui installés en Europe, et qui ont la sensation que leurs pères n’ont pas été socialement respectés, et se sont par ailleurs trop laissés faire ?**

Oui, il y a un esprit de révolte, de rébellion en commun entre ces jeunes générations, qu’elles soient émigrées ou restées dans leur pays d’origine. C’est évident. On reproche en gros la trop grande docilité des parents, ces générations veulent tout, tout de suite. Or, ces jeunes sont en face de sociétés qui sont patriarcales ; c’est la mère qui décide mais c’est le père qui symbolise le pouvoir. Donc évidemment quand l’autorité du père est absente, forcément il n’y a plus les garde-fous nécessaires pour maintenir ces jeunes dans un certain cadre et là tout vole en éclat. Et je crois que c’est le cas de quasiment tous les jeunes kamikazes qui se sont fait sauter à Casablanca en 2003.

### **Les jeunes acteurs de votre film étaient-ils eux aussi très concernés par ce problème ?**

Non, cela ne fait pas partie en apparence de leurs préoccupations majeures. Ce sont des acteurs non professionnels qu’on pourrait plutôt définir comme de beaux témoins inconscients d’une réalité qu’ils portent et qu’ils vivent un peu malgré eux. Ce sont des jeunes des quartiers populaires, certains (les deux rôles principaux) habitent même toujours dans le bidonville de Sidi Moumen où je les ai rencontrés. Je les ai choisis après avoir arpenté ces quartiers pendant deux ans car la grande difficulté était bien entendu de trouver les personnalités capables d’incarner ces personnages.

### **Comment avez-vous déterminé le titre de votre film ?**

Au départ le film portait le titre du roman dont il est l’adaptation : “Les Étoiles de Sidi Moumen”. Mais nous nous sommes rendus compte que cela pouvait être pris de façon positive, que certains pourraient y voir une forme de glorification de ce que ces kamikazes ont commis. Or, si je voulais humaniser ces jeunes hommes, je ne désirais en aucun cas célébrer leurs actes. Nous avons donc cherché et trouvé l’extrait d’un texte sur le Jihad à l’époque du Prophète : “Volez, chevaux de Dieu et à vous les portes du paradis s’ouvriront”. Cette phrase a été reprise plusieurs fois dans la terminologie jihadiste moderne, par Ben Laden et des prêches télévisés. Cette phrase est aussi prononcée dans le film par le “grand émir” qui vient leur annoncer qu’ils ont été choisis.

### **Quels ont été vos partis pris de réalisation pour incarner tout cela ? Comment concilier le soleil et la jeunesse avec le désespoir et la mort ?**

En allant de l’un vers l’autre. Sans tomber dans le radicalisme forcené, j’ai discuté avec mon chef opérateur, Hichame Alaouie, l’accessoiriste, la costumière et le chef décorateur autour d’un vrai parti pris en terme de couleurs. Je voulais que l’on commence par une partie, celle de la vie quotidienne, très chaude, très saturée, très colorée, et que plus on avance dans le film, vers la mort, plus ces couleurs s’éteignent, plus on arrive vers le temps présent, plus ces couleurs se ternissent.



Après, il y a un autre parti pris qui est celui du cadre, je voulais rester dans quelque chose de sobre, d'élégant et de non démonstratif, et en même temps, je voulais que la caméra ne quitte pas l'épaule du cadreur pendant les deux tiers du film, avant la partie consacrée à l'embrigadement. Pour cela, j'ai fait fabriquer par le chef machiniste des systèmes pour "porter" la caméra dans les scènes en mouvement tout en gardant la dynamique du cadre, car aucun des systèmes existants ne me convenait. On a fait plusieurs jours de tests avant de trouver le bon système. Dans la dernière partie du film, plus on avançait, plus je voulais que le cadre s'assagisse en quelques sortes et qu'on aille vers un rythme beaucoup plus posé, plus grave, moins virevoltant.

Un dernier parti pris en terme de mise en scène, c'est la musique. Je voulais tout sauf une musique ethnique, folklorique, ou de couleur "locale". Je voulais une musique qui soit presque inaudible, non identifiable, non reconnaissable, parce qu'il y a tellement de sons de toutes sortes, de musiques échappées de transistors qui sortent de partout dans le film que je voulais que cette musique soit extrapolée, différente, qu'elle donne d'une certaine manière du recul pour apporter une autre forme d'émotion, quelque chose qui soit aussi différente des sensations provoquées par les images, pour offrir un niveau de lecture supplémentaire, donner à réfléchir sur tout cela.

#### **Qu'est-ce que ce film vous a appris à titre personnel ?**

C'est un film sur la condition humaine. Je pense qu'il m'a appris à sortir d'une forme de réserve naturelle, de distance, et à aller vers les autres.

Pour mieux les comprendre, certainement. Mais pour mieux me comprendre aussi et assumer certains choix.

Des choix sans doute plus radicaux que d'autres, faits auparavant.

Avec ce film, je ressens moins le besoin d'être aimé et un peu plus celui d'être compris.

# Extraits des NOTES DE TOURNAGE de Nabil Ayouch

“... Quelques jours avant le début du tournage, l'un des décors principaux du film (le café Madani) a pris feu pendant la nuit. Nous n'avons jamais su qui avait été à l'origine de l'incendie. La gendarmerie a été appelée sur place mais personne n'avait rien vu, rien entendu.

Malgré cet incident, la présence de l'équipe de tournage dans le bidonville était plutôt bien accueillie. Nous étions conscients d'être une source de revenus supplémentaires pour environ la moitié de la population. Certains travaillaient dans les équipes de construction, d'autres dans le gardiennage, ou dans la figuration. Enfin, quelques rôles comme celui de Yemma, la mère de Yachine et Hamid, sont tenus par des habitants du bidonville...”

“... Pourtant, la violence était quotidienne. Bagarres, disputes, couteaux, jets de pierres. À tel point qu'on a fini par s'y habituer et à la trouver presque normale...”

“... Une nuit, nous tournions une scène clef entre Hamid et Yachine, devant la maison de Tamou. Une pluie de pierres s'est abattue sur nous. Zacharie Naciri, l'ingénieur du son, en a reçu une sur la tête et s'est évanoui pendant quelques instants. On s'est remis à tourner avec des plaques en polystyrène au dessus de nos têtes pour nous protéger, et des gamins du bidonville postés sur les toits pour faire le guet...”

“... Le tournage a été interrompu une première fois pour cause de fête religieuse (l'Aïd el Kebir). Je voulais aussi laisser le temps aux barbes des comédiens principaux de pousser naturellement ; je n'avais pas envie d'utiliser de postiches. Du coup, on a prolongé l'interruption qui a duré, en tout, deux semaines et demie. La reprise a été difficile. Les conditions de tournage à la montagne étaient rudes. Les pluies ont commencé à tomber et la rivière est sortie de son lit. Dans les jours qui ont suivi, ce fut le déluge. Il fallait traverser la rivière, qui en temps normal s'enjambait à pied mais qui était devenue un véritable torrent, en canoë kayak pour atteindre le plateau...”

“... Tout était inondé. Le décor, le matériel, la cantine... C'était d'une violence inouïe. On était tous abattus, impuissants. Je me rappelle d'un jour où toute l'équipe s'était regroupée sous un carré de toile, le seul abri qui restait. On se regardait tous sans savoir quoi dire pour se remonter le moral. Je pensais à Terry Gilliam et à LOST IN LA MANCHA. Dans ces cas-là, on essaye de se rassurer en se disant que d'autres ont connu pire, qu'il faut tenir, qu'on doit tenir...”

“... Le jour où la pluie s'est arrêtée et qu'on a pu reprendre le tournage, on a commencé par la scène de foot à la montagne. En fin de journée, Abdelhakim (Yachine) traînait un peu la patte mais rien de grave, d'après lui. Le lendemain matin, il ne pouvait plus marcher. Frantz Richard (le producteur exécutif) l'a emmené faire des radios et m'a appelé en sortant. Verdict : deux semaines d'immobilisation. Il ne nous restait aucune scène à tourner sans Yachine. Le tournage allait encore être interrompu, à peine au moment où la pluie avait cessé...”

“... J'ai eu beaucoup de bonheur à faire ce film. L'équipe a été d'une solidarité sans faille. Elle m'a soutenu, entouré, elle y a cru de tout son cœur et ça a décuplé mes forces. Progressivement, on s'est sentis intégrés au bidonville. Les gens nous reconnaissaient, nous saluaient, nous invitaient chez eux, venaient déjeuner avec nous à midi. Je me sentais privilégié de pouvoir vivre des instants pareils, de pouvoir observer ce micro système qui fonctionne avec ses règles, ses codes, sa solidarité.”



# NABIL AYOUCHE



## Biographie

Nabil Ayouch est né le 1<sup>er</sup> avril 1969 à Paris.  
Il travaille entre Casablanca et Paris.

En 1997, Nabil Ayouch réalise son premier long métrage, MEKTOUB, qui comme ALI ZAOUA (2000) a représenté le Maroc aux Oscars, puis viennent UNE MINUTE DE SOLEIL EN MOINS (2003) et WHATEVER LOLA WANTS (2008), produit par Pathé. Son premier court métrage en 1992, LES PIERRES BLEUES DU DÉSERT révèle Jamel Debbouze.

En 2009, il conçoit et met en scène le spectacle de clôture du Forum Économique Mondial de Davos, après avoir mis en scène plusieurs spectacles vivants tel que l'ouverture du Temps du Maroc en France au Château de Versailles en 1999.

Nabil Ayouch crée en 1999 Ali n'Productions, société avec laquelle il aide de jeunes réalisateurs à se lancer grâce à des initiatives telles que le Prix Mohamed Reggab, concours de scénario et production de 8 courts métrages en 35 mm. Entre 2005 et 2010, il produit 40 films de genre dans le cadre de la Film Industry. En 2006, il lance le programme Meda Films Development - avec le soutien de l'Union Européenne et de la Fondation du Festival International du Film de Marrakech - une structure d'accompagnement des producteurs et scénaristes des dix pays de la Rive Sud de la Méditerranée, dans la phase de développement de leurs films.

Nabil Ayouch fonde le G.A.R.P. (Groupement des Auteurs, Réalisateurs, Producteurs) en 2002 et la "Coalition Marocaine pour la Diversité Culturelle" en 2003. En 2008, il participe à la création de l'Association Marocaine de lutte contre le Piratage, qu'il préside.

En 2011, il sort son premier documentaire de long métrage, MY LAND, qu'il a tourné au Proche-Orient.

Nabil Ayouch termine en 2012 LES CHEVAUX DE DIEU, qui s'inspire des attentats du 16 mai 2003 à Casablanca.

## Filmographie

- 2012** **LES CHEVAUX DE DIEU**  
Long métrage de fiction, 110 min.  
Production : Les Films du Nouveau Monde (France), Ali n'Productions (Maroc), YC Alligator Film (Belgique), Artemis Productions (Belgique). Distribution : Stone Angels
- 2010/2011** **MY LAND**  
Long métrage documentaire, 81 min.  
Production : Les Films du Nouveau Monde (France), Yade French Connection (France) et Ali n'Productions (Maroc). Distribution : Les Films de l'Atalante  
*Prix de la Meilleure Musique et du Meilleur Montage au Festival De Tanger 2011*  
*Prix du Meilleur Documentaire au Festival méditerranéen de Tétouan 2012*  
*Prix Coup de Cœur du Public au Festival Cinéalma (Nice)*  
*Prix de la Presse au Festival de Fameck*  
*Sélections dans de nombreux festival en France, USA, Palestine, Maroc, etc.*
- 2007/2008** **WHATEVER LOLA WANTS**  
Long métrage de fiction, 115 min.  
Production : Pathé Productions. Distribution : Pathé Distribution.  
*Vendu dans 33 pays*  
*Grand Prix du Meilleur Film au Festival National Marocain (2008)*  
*Sélections à Tribeca, Dubai, Marrakech, New Delhi, FESPACO, etc.*
- 2003** **UNE MINUTE DE SOLEIL EN MOINS**  
Long métrage, collection "Masculin/féminin" pour la chaîne Arte  
*Prix des Industries Techniques au Festival Méditerranéen de Montpellier*
- 2000** **ALI ZAOUA**  
Long métrage de fiction, 100 min.  
Production : Playtime (France), Ali n'Productions (Maroc). Distribution : Océans Films  
*Sélection Officielle Marocaine aux Oscars 2001*  
*Vendu dans 28 pays*  
*Classé dans les "1001 films you must see before you die", selected and written by leading international critics. General editor : Steven Jay Schneider*  
*44 prix obtenus dans divers festivals internationaux : Montréal (Canada), Namur, Bruxelles (Belgique), Khouribga, Marrakech (Maroc), Stockholm (Suède), Amiens (France), Manheim (Allemagne), Ouagadougou (Burkina-Fasso), Kérala (Inde), Milan (Italie), Zlin (République Tchèque), Cologne (Allemagne), etc.*
- 1997/1998** **MEKTOUB**  
Premier long métrage de fiction, 90 min.  
*Sélection Officielle Marocaine aux Oscars 1998*  
*Prix du Meilleur Film Arabe et Prix de la Meilleure Première Œuvre au Festival International du Film du Caire*  
*Prix Spécial du Jury à Oslo*  
*Sélectionné dans une trentaine de festivals internationaux (Berlin, Rotterdam, Gant, etc.)*
- 1994** **VENDEUR DE SILENCE**  
26 min.  
*Prix de la Meilleure Réalisation au Festival National du Film de Tanger*  
*Sélections dans de nombreux festivals internationaux*
- 1993** **HERTZIENNE CONNEXION**  
4 min.  
*Festival des Films du Monde à Montréal*  
*Diffusé sur Arte et la ZDF*
- 1992** **LES PIERRES BLEUES DU DÉSERT**  
21 min.  
*Une vingtaine de festivals à travers le monde*  
*Prix Canal + au Festival du Film Méditerranéen de Bastia (France)*  
*Diffusé sur Canal +, la RTM, Canal Horizon, 2M, France 2 et Paris Première*

# Entretien avec Mahi Binebine

**Mahi Binebine, l'auteur du livre "Les Étoiles de Sidi Moumen" dont Nabil Ayouch s'est inspiré pour le film LES CHEVAUX DE DIEU**

## **D'où vous est venu l'idée d'écrire ce livre, "Les Étoiles de Sidi Moumen" ?**

Le 16 mai 2003, des attentats sanglants ont eu lieu à Casablanca. Quand j'ai appris que les 14 kamikazes sortaient tous du bidonville de Sidi Moumen, j'ai décidé de m'y rendre pour essayer de comprendre ce qui nous tombait sur la tête. Le Marocain n'est pas violent de nature. La première image dans ce cloaque : des enfants qui jouaient au foot sur un tas d'ordures. Je me suis dit alors, voilà les héros de mon prochain roman.

## **Pourquoi ce titre ?**

C'est le nom de l'équipe de foot qui sera enrôlée par les salafistes.

## **Qu'avez-vous voulu dire et montrer à travers cette histoire ?**

Simplement que si le dénuement total n'est pas l'unique facteur dans la fabrication des bombes humaines, il en est un ferment essentiel : lorsqu'on naît dans la crasse, sans horizon, sans aucun espoir d'en sortir, on devient alors une proie facile pour les premiers marchands de rêves venus. Le pari, pas simple, est de présenter ces gamins comme des victimes, d'abord d'un état qui permet que des bidonvilles comme Sidi Moumen existent, ensuite de la mafia religieuse qui conditionne ces gamins et enfin la bourgeoisie qui continue à sucer le sang des anémiques.

## **Avez-vous rencontré en prison les quelques rescapés kamikazes de ces attentats ?**

Non, je me suis rendu à plusieurs reprises à Sidi Moumen, je suis entré dans les baraques grâce à un ami journaliste originaire du coin. J'ai rencontré les parents de kamikazes. Je me suis surtout imprégné du climat qui y règne. Le reste relève du travail de l'écrivain : la décharge publique est transmuée à la fois en cimetière des ogres, en terrain de chasse au trésor, en scène de crimes et en royaume de la fraternité. La violence est banalisée, elle fait partie de leur pain quotidien. La frontière entre la vie et la mort est si petite. Dans ce monde fermé, il n'y a pas de conscience possible ou même de prise de conscience.

## **Comment avez-vous rencontré Nabil Ayouch ?**

Nabil a appris dans la presse la future sortie du livre et m'a contacté pour en avoir une copie. Cela faisait longtemps que l'idée d'un film sur les attentats de 2003 lui trottait dans la tête. Il a aimé le manuscrit et le projet est parti.

## **Qu'est-ce qui vous a décidé à céder les droits de votre livre à Nabil Ayouch ?**

J'ai été membre du jury du Festival National du Film de Marrakech il y a une dizaine d'années. J'y ai découvert un bijou cinématographique intitulé ALI ZAOUA qui m'a profondément séduit, ému. Il avait été tourné à... Sidi Moumen !! Le film avait d'ailleurs raflé tous les prix. Il est de la dimension d'un LOS OLVIDADOS de Buñuel.

## **Comment s'est passée votre collaboration ?**

En très bonne intelligence. Je n'ai pas voulu faire le scénario parce que ce n'est pas mon métier. Mais je l'ai lu et donné mon avis. J'ai assisté aussi à une journée de tournage. J'ai été extrêmement surpris de rencontrer les enfants que j'avais imaginés...

## **En quoi adapter votre livre au cinéma était-il important selon vous ? Reflète-t-il ce que vous avez voulu exprimer dans votre livre ?**

Tous les écrivains rêvent de voir leurs personnages évoluer "presque en vrai" sur un écran. Sur le fond, nous sommes absolument solidaires : comprendre n'est pas justifier. En aucun cas, nous ne faisons l'apologie du terrorisme, même si nous aimons ces gamins, victimes de l'obscurantisme.



# Entretien avec Rachid Jalil

***Rachid Jalil, kamikaze rescapé des attentats du 16 mars 2003 à Casablanca actuellement à la prison centrale de Kenitra au Maroc***

**Vous êtes né et avez grandi au bidonville de Karian Toma. Parlez-moi de votre enfance...**

J'ai sept frères et sœurs, on vivait dans la même baraque avec mes parents. Au début, mon père travaillait dans une carrière de concassage, il avait un boulot stable grâce auquel il nourrissait la famille. Puis il est tombé malade, et a travaillé comme vendeur ambulancier. Mais son revenu n'était plus suffisant. Mes frères et moi, on a dû quitter l'école tôt pour travailler.

**Vous avez abandonné en première année secondaire, à l'âge de 16 ans. C'était uniquement parce qu'il fallait travailler ?**

(Petit rire) Franchement, je n'étais pas très doué pour les études, je n'avais pas la tête à ça. Mais c'est vrai que le besoin d'argent était pressant et pas uniquement pour nourrir la famille. Quand on est jeune, on veut sortir, s'habiller, profiter de la vie... Sans un dirham en poche, c'est difficile.

**Qu'avez-vous fait après l'école ?**

J'ai travaillé dans un garage comme apprenti soudeur, puis dans une entreprise qui faisait de la carrosserie pour des bus. Après, j'ai acheté mon propre matériel et j'ai travaillé à la maison, pour mon compte. Comme j'avais aussi été apprenti menuisier, je bricolais des portes, des fenêtres... Ça marchait pas mal.

**En 2000, vous avez purgé un mois de prison pour vol...**

Ce n'était pas du vol. Il n'y avait plus d'électricité dans le quartier et c'était impossible de vivre sans lumière, sans four pour cuisiner... Avec les copains du quartier, on a planté des poteaux, on a acheté du fil électrique et on a fait dériver le courant d'une installation publique à proximité. Ça a marché pendant quelques jours et puis il y a eu une panne, un fil était coupé. Quand je suis monté le réparer, la police est arrivée. (...)

**Quand êtes-vous devenu islamiste ?**

Vers 2002, environ. Je priais avant, même si je m'arrêtais de temps en temps... comme tout le monde, quoi. Mais après avoir discuté avec des gens [NDLR : notamment Adil Taïa et Khalid Benmoussa, deux des futurs kamikazes du 16 mai], j'ai commencé à ne rater aucune prière, et à les faire toutes à la mosquée. Mais un événement, en particulier, m'a convaincu de devenir moultazim : c'est le 11 septembre 2001 et l'invasion de l'Afghanistan qui a suivi. Ça m'a fait réfléchir à tous ces musulmans opprimés à travers le monde. Ça m'a fait prendre conscience que je devais prendre la religion plus au sérieux.

**Vous avez pris conscience de tout ça tout seul ?**

Les chouyoukh (prédicateurs), surtout Abderrazak Rtioui [NDLR : actuellement incarcéré] ont joué un grand rôle. Mais bon, personne ne m'a rien imposé. (...)

**Vous avez quand même intégré le groupe "Ahl sounna wal jamaâ", qui a fini par exécuter les attentats du 16 mai...**

Oui, mais je ne savais pas que c'était un groupe qui portait un nom. Je ne l'ai su que plus tard. Je connaissais bien ses membres et je les voyais souvent, mais pour moi, c'étaient des amis moultazimins, rien d'autre. On assistait aux cours des chouyoukh ensemble, on portait tous la barbe, on lisait des livres sur la vie du prophète (paix et salut sur lui), on parlait du jihad des musulmans dans le monde, on visionnait des cassettes vidéo... Mais je ne voyais aucun mal à tout ça. Je n'en vois toujours aucun, d'ailleurs.

**Pourtant, vos amis projetaient des attentats. Ils ont commencé à en parler dès 2000...**

Je n'ai fait connaissance avec les frères membres de ce groupe qu'en 2002. Et même à partir de là, je ratais beaucoup de leurs réunions parce que je travaillais au centre-ville. Je n'avais tout simplement pas le temps. C'est vrai qu'il y avait des débats sur l'utilité du jihad, comment contraindre des gens à respecter l'Islam... Mais je n'ai jamais été d'accord avec ça. Les Marocains sont des musulmans et on ne doit pas faire de mal à des musulmans. J'approuvais et j'approuve toujours le jihad quand il s'agit de se défendre contre les ennemis de l'Islam. Mais tuer d'autres musulmans, jamais.

**Mais ce n'est pas cela qu'il y avait dans les cassettes vidéo que vous visionniez avec vos amis. Cela parlait plutôt de jihad armé en Tchétchénie, en Bosnie... Vous ne vous disiez pas "quel rapport avec le Maroc, tout ça" ?**

(Hésitation) Non, je ne me posais pas cette question.

**Vous avez déclaré que vous n'avez été prévenu des attentats que la veille du 16 mai. Mais les autres membres du groupe s'y préparaient depuis au moins deux ou trois mois, des années pour certains. Vous n'avez jamais surpris aucune conversation, personne ne vous en a jamais touché un mot, même de manière détournée ?**

D'abord, ils me considéraient comme un débutant. Ensuite, ils étaient tenus par le secret. Donc non, ils ne m'en ont jamais parlé avant.

**Comment vous a-t-on annoncé, le 15 mai 2003, que vous alliez participer à un attentat kamikaze ?**

Ils ne m'ont pas parlé tout de suite d'attentats. Ils m'ont juste dit qu'on devait se retrouver le soir dans la maison du frère Omari, que c'était important. J'y suis arrivé vers minuit. Il y avait une drôle d'ambiance, les gens étaient tendus, je ne comprenais pas pourquoi. Personne ne m'avait encore rien dit. Mais je suis entré dans une pièce et j'ai vu du matériel qui m'a tout de suite fait penser à des explosifs.

**Et alors ?**

Je me suis posé tout un tas de questions. Je me demandais qui avait fabriqué ces explosifs, qui les avait amenés là... Les frères n'avaient pas le niveau nécessaire pour fabriquer des trucs comme ça.

**Revenons à la nuit du 15 au 16 mai...**

Je n'osais pas demander ce qu'on allait faire avec ces explosifs, même si je l'avais compris. Je me posais beaucoup de questions, je ne voulais pas... Mais je n'ai rien dit jusqu'au lendemain.

**Le matin, vous avez quand même fini par poser la question ?**

Je ne me souviens plus qui a parlé le premier des cibles et du déroulement des attaques. Mais à un moment, tout était devenu très clair pour tout le monde. Vers midi, j'ai parlé au frère Abdelfettah (...). Je lui ai dit que je n'étais pas tranquille, qu'il y avait des Marocains dans ces lieux où on devait aller... Je lui ai dit : "Même s'ils boivent et s'ils forniquent, peut-être qu'ils prient. C'est possible".

**Que vous a-t-il répondu ?**

Il m'a dit, assez sèchement : "Débrouille-toi, fais ce que tu veux. Si tu ne veux pas y aller, tant pis". Il s'est tourné vers le frère Mhanni et lui a dit que je refusais de partir. Mhanni a répondu : "Dans ce cas, qu'il reste ici jusqu'à ce qu'on sorte. Après, il ira où il voudra". En voyant comment Abdelfettah et lui me fixaient en disant ça, j'ai eu peur. (...)

### **Finalement, 21h30 arrive et vous sortez avec eux. Pourtant Abdelfettah vous avait autorisé à ne pas les accompagner...**

Pour moi, c'était évident qu'ils ne me laisseraient pas repartir. J'aurais pu prévenir la police. Chacun était muni d'un grand couteau, ça me semblait clair qu'avant de sortir, l'un d'entre eux allait m'égorger et me laisser là. De toute façon, tout le monde allait mourir... J'ai réfléchi toute l'après-midi sans rien dire à personne et j'ai décidé de les accompagner puis de m'enfuir à la première occasion. (...)

### **Et après ?**

Nous sommes partis en taxi jusqu'à la place Maréchal puis nous avons marché. Arrivés devant l'Alliance juive, nous avons entendu l'explosion du restaurant [NDLR : le Positano, trois morts, tous des kamikazes] qui était juste quelques rues derrière.

### **Vous avez vu leurs corps exploser ?**

J'ai vu une boule de feu et de la fumée, c'est tout ce dont je me souviens.

### **Qu'avez-vous fait ?**

Abderrahim m'a dit : "Viens, on y va". C'est là que je lui ai dit que je n'irais pas et, sans attendre sa réponse, j'ai déposé mon sac avec la bombe par terre et remonté la rue dans l'autre sens, en courant.

### **Et Abderrahim ?**

Quand je lui ai dit que je partais, il a eu l'air complètement perdu mais il n'a pas abandonné son sac comme moi. Puis je me suis enfui et je ne l'ai plus vu. La police m'a dit après coup qu'il avait tourné sans but et avait fini par se faire exploser dans la médina, à quelques rues de là, parce que deux hommes avaient voulu lui prendre son sac.

### **Que s'est-il passé après votre fuite ?**

J'ai pris un petit taxi jusqu'au quartier de Bernoussi. Je suis allé chez le cheikh Abderrazak Rtioui. Il m'avait toujours dit qu'il était contre l'idée que des musulmans tuent des musulmans. Je savais qu'il me soutiendrait parce que je n'avais pas voulu participer à ça. Je l'ai trouvé chez lui et je lui ai tout raconté. J'étais dans un état second... (...) Le lendemain, le père de Mohammed Mhanni est venu. Il cherchait son fils et pensait qu'il s'était réfugié là-bas avec nous. Je lui ai dit que je ne savais pas où il était, je n'ai pas osé lui dire qu'il était mort.

### **Vous n'avez pas eu peur de vous jeter dans la gueule du loup ? Presque tous les kamikazes étaient des habitants de ce bidonville, la police était forcément déjà sur les lieux...**

Je vous ai dit que j'étais dans un état second. Je ne pensais qu'à une seule chose : rassurer mes parents. Je ne voulais pas qu'ils aient des ennuis à cause de moi. Je leur ai tout raconté, et la police a investi Karian Toma peu après. J'ai été capturé dans la maison des voisins.

### **À quoi avez-vous pensé, au moment où on vous passait les menottes ?**

À la fin. J'ai tout de suite vu la prison, la torture, la condamnation à mort... Je savais par quoi étaient passés beaucoup de frères, je savais à quoi m'attendre.

### **Que s'est-il passé ensuite ?**

Ils m'ont emmené au commissariat central du Maârif. Ils ont tout de suite commencé à me torturer. (...) Des heures, comme ça. Ils ont commencé à m'interroger qu'après plusieurs heures de torture. J'ai tout de suite raconté tout ce que je savais, sans rien oublier. Mais ils ont continué de me poser des questions et à me torturer par intermittence, pendant trois jours. (...) Ça s'est arrêté quand un des agents qui m'interrogeaient m'a dit que mes déclarations étaient conformes à celles que j'avais faites trois jours plus tôt à Casa. (...)

### **Cela se passait pareil pour les autres détenus ? Dès que les agents ne trouvaient plus de contradictions, ils arrêtaient la torture ?**

Non, pas toujours. En fait, beaucoup n'avaient rien à dire parce qu'ils n'avaient rien fait de mal. Ils portaient la barbe et allaient à la mosquée, sans plus. Moi, j'avais des choses à leur raconter. Les autres non. Pour eux, la torture ne s'arrêtait pas... Les agents étaient persuadés qu'ils étaient tous des réservistes pour d'autres attentats. Mais eux n'étaient au courant de rien, personne ne leur avait rien dit. Comme moi, juste avant le 16 mai. J'ai connu ces frères, il y a trois ans maintenant, j'ai vécu avec eux. Je peux vous dire qu'ils sont tous contre cette idée de tuer des musulmans, tout comme je suis contre l'idée de tuer des musulmans.

### **Et des juifs ?**

(Hésitation, sourire gêné) Ceux qui combattent l'Islam, c'est notre devoir de les combattre. Voyez ce qu'ils font aux femmes et aux enfants en Palestine...

### **Vous pensez que tout juif est responsable de ce qui se passe en Palestine, même s'il vit ailleurs ?**

(Hésitation) Non, je ne pense pas. (Nouvelle hésitation) Je n'ai pas assez de science religieuse pour répondre à cette question.

### **Et si quelqu'un qui a cette science vous dit qu'il faut tuer des juifs ?**

Je respecterai son point de vue. Mais si je n'en suis pas convaincu, je ne le ferais pas.

### **Et vous n'en êtes pas convaincu ?**

Si je l'avais été, je n'aurais pas reculé devant l'Alliance juive, où il n'y avait que des juifs [NDLR : le 16 mai 2003 était un vendredi, soir de Shabbat. Les locaux de l'Alliance israélite étaient vides mais les kamikazes l'ignoraient].

### **Qu'avez-vous ressenti, quand vous avez entendu que vous étiez condamné à mort ?**

Mon premier réflexe a été d'invoquer Dieu. J'ai dit à voix haute "La hawla wa la qouwata illa billah" (tout événement et toute force relèvent de Dieu). Juste après, ils nous ont descendus dans la cellule du tribunal, au sous-sol. Et là, j'ai ressenti comme une vague de fraîcheur, je me sentais délivré. Je savais que je n'avais rien fait. J'avais la conscience tranquille, tout le reste était entre les mains de Dieu tout puissant.

### **Avez-vous des regrets ?**

Je n'ai rien fait que je doive regretter.

### **Vous ne regrettez pas d'être entré dans ce groupe qui a tué des gens ?**

Je ne savais rien, je n'ai rien à regretter ni à me reprocher. (...)

### **Que diriez-vous, aujourd'hui, aux familles des victimes ?**

Je leur présenterais mes condoléances, au nom de tous mes camarades de prison. Je leur dirais que nous n'avons pas voulu ça. (...)

*Propos recueillis par Ahmed R. Benchemsi pour Tel Quel, à la prison centrale de Kenitra*

### **Rachid Jalil, kamikaze rescapé de l'attentat du 16 mai 2003 en 10 dates**

1975	Naissance au bidonville de Karian Toma, à Sidi Moumen (Casablanca), d'un père vendeur ambulancier et d'une mère femme au foyer
1991	Abandonne l'école en première année secondaire
1992 à 2001	Travaille successivement comme apprenti soudeur, carrossier, puis menuisier
2000	Un mois de prison pour vol
2002	Devient un pratiquant assidu, se laisse pousser la barbe, se lie avec les futurs kamikazes
15 mai 2003	Apprend qu'il doit participer, le lendemain, aux attentats terroristes
16 mai 2003	Abandonne à la dernière seconde, après avoir vu exploser deux de ses camarades
18 mai 2003	Capturé à Karian Toma, après une cavale de deux jours
Août 2003	Condamné à mort Incarcéré depuis à la prison centrale de Kénitra, quartiers de haute sécurité



# Fiche **TECHNIQUE ET ARTISTIQUE**

Durée : 115 min.

Format : 16/9. (1,85) Couleurs

Langue : arabe dialectal marocain (sous-titres français)

Réalisation : Nabil Ayouch

Scénario : Jamal Belmahi, adapté du roman de Mahi Binebine "Les Étoiles de Sidi Moumen"

Interprétation : Abdelhakim Rachid (Yachine), Abdelilah Rachid (Hamid), Hamza Souidek (Nabil), Ahmed El Idrissi Amrani (Fouad)

Producteurs : Nabil Ayouch, Pierre-Ange Le Pogam, Eric Van Beuren et Patrick Quinet

Production déléguée : LES FILMS DU NOUVEAU MONDE

Coproductions : ALI N'PRODUCTIONS (Maroc) - STONE ANGELS (France) - YC ALIGATOR FILM (Belgique) - ARTEMIS PRODUCTIONS (Belgique)

Image : Hichame Alaouie

Son : Zacharie Naciri et Eric Lesachet

Montage image : Damien Keyeux

Musique originale : Malvina Meinier

Décors : Hafid Amly et Hind Ghazali

Costumes : Nezha Dakil

Producteurs exécutifs : Frantz Richard (Ali n' Films), Marie Kervyn (YC Aligator Film), Stéphane Quinet (Artebis)